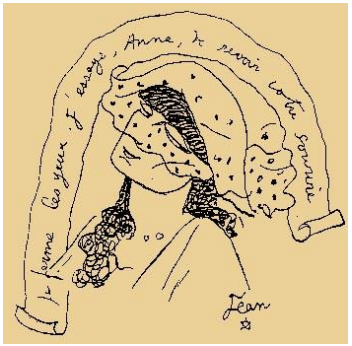
ANNA DE NOAILLES BALLADE A VENISE

Dessin de Jean Cocteau



Née à Paris, descendante des familles de boyards Bibescu de Roumanie, elle est la fille d'un expatrié roumain âgé de 50 ans, le prince Grégoire Bibesco Bassaraba de Brancovan lui-même fils du prince valaque Georges Bibesco (en roumain: Gheorghe Bibescu) et de la princesse Zoé Bassaraba de Brancovan (en roumain: Brâncoveanu).
Sa mère est pianiste, grecque, née à Constantinople Raluca Moussouros (ou Rachel Musurus), à qui Paderewski a dédié nombre de ses compositions. Sa tante, la princesse Hélène Bibesco, a joué un rôle actif dans la vie artistique parisienne à la fin du XIX siècle jusqu'à sa mort en 1902. Anna est la cousine germaine des princes Emmanuel et Antoine Bibesco, amis intimes de Proust.
Elle reçoit une instruction soignée, presque entièrement au foyer familial, parle l'anglais et l'allemand en plus du français. En 1897 elle épouse à l'âge de 19 ans le comte Mathieu de Noailles (1873-1942), quatrième fils du septième duc de Noailles. Le couple, qui fait partie de la haute société parisienne de l'époque, aura un fils, le comte Anne Jules (1900-1979).
Mais elle fut la muse et entretint une liaison avec Henri Franck normalien et poète patriote proche de Maurice Barrès
Son salon de l'avenue Hoche attira l'élite intellectuelle, littéraire et artistique de l'époque : Edmond Rostand, Francis Jammes, Paul Claudel, Colette, André Gide, Maurice Barrès, René Benjamin, Frédéric Mistral, Robert de Montesquiou, Paul Valéry, Jean Cocteau, Léon Daudet, Pierre Loti, Paul Hervieu, l'abbé Mugnier ou encore Max Jacob, Robert Vallery-Radot et François Mauriac le fréquentèrent. C'est également une amie de Georges Clemenceau.
En 1904, elle crée avec un groupe de femmes le prix « Vie Heureuse », issu de la revue *La Vie heureuse,* qui deviendra en 1922 le prix Fémina, récompensant la meilleure œuvre française écrite en prose ou en poésie.
Elle meurt en 1933

Les mauvaises langues…

« Impossible de rien noter de la conversation. Mme de Noailles parle avec une volubilité prodigieuse ; les phrases se pressent sur ses lèvres, s'y écrasent, s'y confondent ; elle en dit trois, quatre à la fois. Cela fait une très savoureuse compote d'idées, de sensations, d'images, un tutti-frutti accompagné de gestes de mains et de bras, d'yeux surtout qu'elle lance au ciel dans une pâmoison pas trop feinte, mais plutôt trop encouragée. (...) Il faudrait beaucoup se raidir pour ne pas tomber sous le charme de cette extraordinaire poétesse au cerveau bouillant et au sang-froid. »

André Gide, *Journal,* 20 janvier 1910, Gallimard 1951

« Mme Mathieu de Noailles aime les approbations (...) Elle voudrait la croix, l'Arc de Triomphe, être Napoléon. C'est l'hypertrophie du moi. Elle est le déchaînement. Elle aurait dû vivre à l'époque alexandrine, byzantine. Elle est une fin de race. Elle voudrait être aimée de tous les hommes qui aiment d'autres femmes qu'elle (...) elle aurait dû épouser le soleil, le vent, un élément. »

Abbé Mugnier, Journal, 24 novembre 1908 - Mercure de France, coll. « Le Temps retrouvé », 1985

Sacha Guitry admirait infiniment Mme de Noailles, mais qui n'admirait pas Anna de Noailles ? C'était un personnage extraordinaire, qui avait l'air d'un petit perroquet noir toujours en colère, et qui ne laissait jamais placer un mot à personne. Elle recevait dans son lit, les gens se pressaient en foule dans sa ruelle [...] et cela aurait pu être un dialogue étourdissant mais c'était un monologue bien plus étourdissant encore

Marion Duvauchel - Alternativephilolettres

[...] Sacha m'a dit d'elle : quand on l'entend monter l'escalier on a toujours l'impression qu'il y a deux personnes en train de se parler, et quand elle redescend, il semble qu'une foule s'éloigne. »
Hervé Lauwick, *Sacha Guitry et les femmes*

« Elle était plus intelligente, plus malicieuse que personne. Ce poète avait la sagacité psychologique d'un Marcel Proust, l'âpreté d'un Mirbeau, la cruelle netteté d'un Jules Renard. »
Jean Rostand, préface à Choix de poésies d'Anna de Noailles, 1960

« Elle surgit d'une porte-fenêtre, précédée d'une multitude de cousins multicolores comme dans un ballet russe. Elle avait l'air d'une fée-oiselle condamnée par le maléfice d'un enchanteur à la pénible condition de femme (...). Il me semblait que si j'avais pu prononcer le mot magique, faire le geste prescrit, elle eût, recouvrant son plumage originel, volé tout droit dans l'arbre d'or où elle nichait, sans doute, depuis la création du monde. Puisque c'était impossible, elle parlait. Pour elle seule. Elle parla de la vie, de la mort, les yeux fixés sur Lausanne, moi regardant son profil. Elle ne m'écoutait pas. Il était rare qu'elle le fit. Malheureusement, elle n'avait pas besoin d'écouter pour comprendre. (...). Je reçus tout à coup, en pleine figure, ses énormes yeux, elle rit de toutes ses dents et me dit : "Comment pouvez-vous aimer les jeunes filles, ces petits monstres gros de tout le mal qu'ils feront pendant cinquante ans ? »
Emmanuel Berl, S*ylvia*, Gallimard, 1952, réédition 1994

Texte A

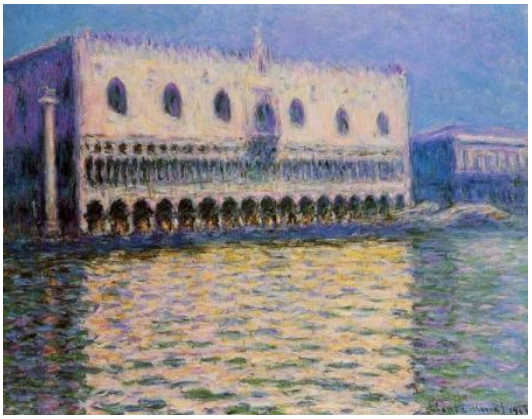
UN AUTOMNE A VENISE

Ah! la douceur d'ouvrir, dans un matin d'automne,
Sur le feuillage vert, rougeoyant et jauni,
Que la chaleur d'argent éclabousse et sillonne,
Les volets peints en noir du palais Manzoni !
Des citronniers en pots, le thym, le laurier-rose
Font un cercle odorant au puits vénitien,
Et sur les blancs balcons indolemment repose
Le frais, le calme azur, juvénile, ancien!
Ah! quelle paix ici, dans ce jardin de pierre,
Sous la terrasse où traîne un damas orangé!
On n'entend pas frémir Venise aventurière,
On ne voit pas languir son marbre submergé...
-Qu'importe si là-bas Torcello des lagunes
Communique aux flots bleus sa pâmoison d'argent,
Si Murano, rêveuse ainsi qu'un clair de lune,
Semble un vase irisé d'où monte un tendre chant !
Qu'importe si là-bas le rose cimetière,
Levant comme des bras ses cyprès verts et noirs,

Semble implorer encor la divine lumière
Pour le mort oublié qui ne doit plus la voir;
Si, vers la Giudecca où nul vent ne soupire,
Où l'air est suspendu comme un plus doux climat,
Dans une gloire d'or les langoureux navires
Bercent la nostalgie aux branches de leurs mâts;
Si, plein de jeunes gens, le couvent d'Arménie
Couleur de frais piment, de pourpre, de corail,
Semble exhaler au soir une plainte infinie
Vers quelque asiatique et savoureux sérail;
Si, brûlant de plaisir et de mélancolie,
Une fille, vendant des œillets, va, mêlant
Le poivre de l'Espagne au sucre d'Italie,
Tandis que sur Saint-Marc tombe un soir rose et lent !
-Je ne quitterai pas ce petit puits paisible,
Cet espalier par qui mon cœur est abrité ;
Qu'Eros pour ces poignards retrouve une autre cible,
Mon céleste désir n'a pas de volupté !...

Texte B

NUIT VENITIENNE



Deux étoiles d'argent éclairent l'ombre et l'eau,
On entend le léger clapotement du flot
Qui baise les degrés du palais Barbaro ;
Une vague, en glissant, répond à l'autre vague:
Enlaçante tristesse, appel dolent et vague.
Un vert fanal, sur l'eau, tombe comme une bague.
Des gondoles s'en vont, paisible glissement.
Deux hommes sont debout et parlent en ramant;
On n'entend que la vague et leur voix seulement...
La nuit est comme un bloc d'agate monotone.
Un volet qu'on rabat, subitement détonne
Dans le silence. Où donc est morte Desdémone ?
Un navire de guerre est amarré là-bas.
Le vent est si couché, si nonchalant, si bas,
Que le sel de la mer, ce soir, ne se sent pas.
Venise a la couleur dormante des gravures.
Sous le masque des nuits et sa noire guipure,
Deux mains, dans un jardin, ouvrent une clôture.
Les hauts palais dormants, aux marbres effrités,
Luisent sur le canal, somnolent, arrêté,
Qui semble une liquide et molle éternité...
-Belle eau d'un pâle enfer qui m'attire et me touche,
Puisque la mort, ce soir, n'a rien qui m'effarouche,
Montez jusqu'à mon cœur, montez jusqu'à ma bouche.

Claude Monet le palais des Doges

Deux étoiles d'argent éclairent l'ombre et l'eau.
On entend le léger clapotement du flot
Qui baise les degrés du palais Barbaro ;
Une vague, en glissant, répond à l'autre vague :
Enlaçante tristesse, appel dolent et vague.
Un vert fanal, sur l'eau, tombe comme une bague.
Des gondoles s'en vont, paisible glissement.
Deux hommes sont debout et parlent en ramant ;
On n'entend que la vague et leur voix seulement...
La nuit est comme un bloc d'agate monotone.
Un volet qu'on rabat, subitement détonne
Dans le silence. Où donc est morte Desdémone ?
Un navire de guerre est amarré là-bas.
Le vent est **si** couché, **si** nonchalant, **si** bas,
Que le sel de la mer, ce soir, ne se sent pas.
Venise a la couleur dormante des gravures.
Sous le masque des nuits et sa noire guipure,
Deux mains, dans un jardin, ouvrent une clôture.
Les hauts palais dormants, aux marbres effrités,
Luisent sur le canal, somnolent, arrêté,
Qui semble une liquide et molle éternité...
-Belle eau d'un pâle enfer qui m'attire et me touche,
Puisque la mort, ce soir, n'a rien qui m'effarouche,
Montez jusqu'à mon cœur, montez jusqu'à ma bouche.

METHODE D'APPROCHE DU COMMENTAIRE COMPOSE

C'est un tableau, un tableau nocturne, immobile, silencieux, et donc la grande forme textuelle de la description. Avec une apparence de réalisme.

Dans une tonalité grave, un peu envoûtante, une atmosphère presque magique et absorbante, avec quelque chose de mortifère. Il faut rendre compte de la tonalité de ce poème et de la progression. Ce qui apparaît d'abord comme un tableau nocturne d'une grande beauté a la séduction du diable. Une question coupe le tableau : où donc est morte Desdémone ? Et fonctionne comme signal qui prévient le lecteur qu'il ne s'agit pas seulement d'une description parnassienne de Venise la nuit.

Vous avez donc trois grandes perspectives :

- Le tableau nocturne apparemment anodin
- Le temps immobile
- La mort qui appelle

Une esthétique soignée au service d'un mal de vivre. C'est la tentation du suicide en clair…

Théodore Chasseriau Otello et Desdémone à Venise, 1850.

Drame de Shakespeare.
Desdémone est assassinée par son mari, Otello, fou de jalousie, à la suite d'une conspiration ourdie par Iago, son ennemi.

PROPOSITION PARTIELLEMENT REDIGEE

Introduction

La comtesse de Noailles fait partie de ces femmes à l'existence privilégiée qui ont côtoyé tout ce que le tout Paris comptait de poètes et de romanciers. Sans parler de ceux dont elle a été la maîtresse. Son œuvre poétique, raffinée, délicate et soignée décrit un monde à son image de femme du monde. Mais sous l'esthétique parnassienne, se dissimule aussi tout un univers de souffrance et de solitude. Dans ce poème qui appartient au cycle de poésie qui exalte Venise et sa beauté, on contemple le tableau frémissant d'une Venise immobile et suspendue. Mais sous l'apparente féérie nocturne, se cache l'ombre et l'appel de la mort. C'est ce que nous déploierons en trois temps : le temps de la description, le temps arrêté, et le mal de vivre qui enveloppe de sa tonalité cachée la beauté du poème.

Le tableau nocturne

Le poème s'ouvre avec une image de gravure : deux étoiles éclairent l'ombre et l'eau. Tout est calme on entend le clapotement du canal. La vague qui répond à l'autre vague donne le sentiment du bonheur de l'échange réussi. L'univers liquide est rendu omniprésent. Le fanal qui enlace l'eau renforce l'évocation amoureuse : comme une bague (vers 5), image de l'union. Le rythme est lent, l'enjambement des vers 2 et 3 installe la langueur qui est la tonalité majeure de ce texte. La pierre apparaît progressivement, le palais Barbaro d'abord, puis à la ligne 15, les « hauts palais dormants » que l'on devine parce qu'on les connaît plus qu'on ne les voit.
Dans ce silence la voix des gondoliers qui se parlent en ramant, comme la vague précédemment répond à l'autre vague : parole d'amitié de ceux qui partagent la même activité nocturne. C'est un silence lourd dans une nuit épaisse : un bloc d'agate monotone. Tous les sens sont mobilisés : la vue, bien sûr. A la lueur des deux étoiles qui éclairent l'ombre et l'eau. L'ouïe, parfois brutalisée. Un volet claque, ce qui brise le rythme. Les sons sont plus durs, cadencés par les assonances des « t ». Subitement détonne. L'odorat apparaît plus tard, en creux. On s'étonne de ne pas sentir l'odeur de sel caractéristique des villes maritimes.
On imagine une femme à sa fenêtre, contemplant Venise éclairé par les étoiles, que la vision poétique ramène symboliquement au nombre de deux…

Entre le temps et l'éternité

En réalité, c'est d'une paix immobile qu'il est question bien plus que de Venise, et c'est un paysage intérieur qui est décrit. Et les signes en sont donnés très vite, dès le vers 3, « enlaçante tristesse », « appel dolent et vague ». C'est ce caractère indéterminé qui flotte comme une odeur dans ce texte en demi-

teintes où le vertical et l'horizontal se combinent adroitement. A l'horizontal, la vague, les gondoles, D'une manière générale, l'univers liquide. A la verticale, la lueur des étoiles, le fanal qui tombe sur l'eau, les palais qui se laissent caresser par les flots, les deux hommes qui se parlent et se répondent, « debout (vers 9). Mais tout est enveloppé dans le silence, ici et là rompu par des mains, des voix, deux hommes… L'allitération est en « v », (voix, vague, vont)
Il s'agit de donner le sentiment d'un temps arrêté, suspendu dans un présent d'éternité. Il relie toute la diversité du monde des choses : le monde liquide comme le monde « solide » de la pierre. Ou du navire de guerre. La nuit quant à elle est comparée à un bloc d'agate, une pierre semi précieuse. La nuit n'est pas liquide, elle a la dureté de la pierre. L'absence de vent est formulée sous la forme grammaticale de la négation partielle « si couché, si nonchalant, si bas », le vent lui-même ne porte plus les odeurs habituelles. Et l'eau semble se transformer en « molle éternité ».
Il s'agit donc de décrire une autre temporalité, un no man's land qui fait apparaître une plainte qui vient d'ailleurs, et qui n'est rien d'autre que la voix poétique.

L'appel de la mort

Rien de plus impersonnel que ce tableau immobile. Rien de plus impersonnel, et pourtant les signes sont donnés, comme des « oiseaux déguisés ». Deux étoiles, une vague qui répond à une autre vague, deux hommes qui se parlent, deux mains. Le fanal qui tombe sur une bague. Le « duel » est omniprésent, sous la forme de l'échange amical, dans le monde des hommes comme dans celui de la matière. L'amour est suggéré, l'amour et l'amitié. Mais dans un monde impersonnel : « on entend », (vers 2), répété avec insistance un peu plus loin « on n'entend que ».
Dans ce silence, dans ce temps nonchalant, c'est l'appel de la mort qui monte doucement et qui est annoncé à la mi-temps du texte. « Où donc est morte Desdémone ? Pure question rhétorique, elle est morte à Venise, égorgée par son mari jaloux. La noire guipure est le second signe de la mort annoncée, ou désirée, appelée, sans doute un peu rêvée. En tous les cas, enveloppée de poésie. Enfin, le troisième indice qui fait émerger la tonalité vraie, l'odeur cachée du poème, c'est le canal comparé à une « molle éternité ».
Le cadre féérique, ensorcelant de la Venise nocturne n'est que prétexte à faire émerger de la nuit nonchalante la voix poétique. Elle s'élève sous la forme du discours direct, une voix qui parle à l'eau, et cette eau n'est plus celle du canal, glissante, dormante, touchée par la lumière du fanal. C'est l'eau d'un pâle enfer, c'est l'eau profonde. Et l'appel de la mort est on ne peut plus clair. Montez jusqu'à mon cœur, montez jusqu'à ma bouche. Belle eau, montez… Comme monte l'eau dans la bouche de ceux qui se noient. Plus rien d'impersonnel, même si le « je » n'apparaît pas, la voix poétique se dévoile. L'eau m'attire et me touche. La magie devient fascination délétère, et l'image de l'eau devient l'image de la mort, que l'on ne craint pas, ou plus et à qui l'on s'adresse, qu'on appelle. « Montez ».

C'est d'un paysage intérieur qu'il s'agit bien plus que d'un tableau à l'esthétique raffiné d'une Venise vue de nuit. On ne sait la raison de cette montée de profonde mélancolie, mais on peut deviner l'imposante et solennelle solitude de celle qui se décrit à travers le monde extérieur, et qui coule dans une esthétique délicate la détresse du suicidaire.